

N^o I. — 2^e Série.
(2^e Année, n^o 17)

1^{er} Septembre 1886.

LE SCAPIN

PRIX : DIX CENTIMES

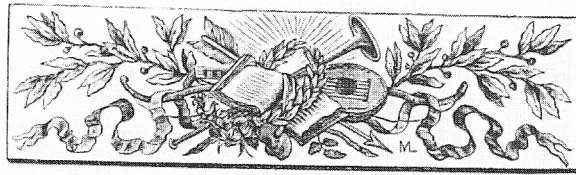
SOMMAIRE

1. «*La Décadence*», par VIR.
2. *Le Spectacle interrompu*, poème en prose, par M. Stéphane MALLARMÉ.
3. *Elle*, sonnet, par M. Léon CLADEL.
4. *Agnus Dei*, par M. Paul VERLAINE.
5. *La Chevauchée des Walkyries*, sonnet, par M. Stuart MERRILL.
6. *Sonnet*, par M. René GHIL.
7. *Nuits blanches*, sonnet, par M. Édouard DUBUS.
8. *La Fille de neige*, nouvelle, par RACHILDE.
9. *Chronique musicale*, par M. Gaston DUBEDAT.
10. *Curiosités*. — Lettres de morts (Sergent Bobillot, Capitaine Thébault, Commandant Rivière). L. O.
11. *Monsieur Babybas*, roman, par M. Alfred VALLETTE.
12. *Notes de quinzaine*, par M. Léo D'ORFER.

BUREAUX

14, RUE LITTRÉ, A PARIS

Vente en gros chez M. SOIRAT, 146, rue Montmartre.



LE SCAPIN

DEUXIÈME SÉRIE. NUMÉRO I. — 1^{er} SEPTEMBRE 1886

LA DÉCADENCE

Durant leur millénaire existence, et d'un bout à un autre du cours des siècles, les peuples passent par des périodes identiques. Notre époque, fleurie de crimes habilement forfaiturés, de cabarets et de tavernes aux prétentions littéraires et aux vitraux peints, de prostitution étonnamment raffinée, de perversité cruelle et de blasement général, nous est l'image fidèle de l'ère des derniers Césars. Les artistes romains de ce moment, qui se nommaient Néron, Lucain, Properce, Tibulle et Tacite, paraissent aujourd'hui, aux personnages qui font métier de sains juges et d'éducateurs, des dé-

généralisés de ce qu'il est convenu d'appeler les grands siècles d'apogée. Comme si l'humanité devait toute et à tout jamais adorer le sirupeux Horace et le mol pasteur mantouan, et n'attendre du génie poétique qui court à travers les âges que de plates imitations de ces deux versificateurs. Nicolas Boileau-Despréaux, Jacques Delille et C^e ne peuvent servir décemment de raison sociale à l'épanouissement de la poésie. Notre fin de dix-neuvième siècle, en notre Paris fait un peu Rome, s'écartant de l'ornière creusée par le Roi-Soleil dans les lettres, devait être taxée de Décadence.

* *

« Décadence ! » Qu'en pouvons-nous savoir ? Est-ce que la maturité indique la chute ? Est-ce que les siècles passés doivent servir de *forme* à chacun des suivants, forcément, sous peine pour ceux-ci, irrémisiblement, de tomber au bas de l'échelle des siècles ? Et n'est-ce point nier le Progrès, un mot bien prostitué qui veut dire une superbe chose ?

J'ai cherché, en vain ! le nom de l'imbécile qui découvrit, l'autre année, cette appellation, afin de le hisser sur le même pinnacle que le romancier populaire qui faisait dire à un de ses héros : « Nous autres, gentilshommes du moyen âge ! »

Les littératures sont d'essence novatrice. Elles

ne peuvent exister, ce nous paraît, qu'en poursuivant la recherche d'inconnues. L'en-avant est, pour elles, une condition expresse de vitalité. La stagnation, c'est la mort, quoi qu'on en pense de par les Instituts et Académies.

*
* *

La poésie, qui est la plus haute et la plus pure expression de l'art, doit tenir la tête de la caravane intellectuelle. Plus que toute autre part des lettres, elle doit innover et chercher l'au delà et l'incrédé. Or, c'est à notre poésie, ascendante et marchant bellement à l'avant-garde de ses contemporaines, que principalement fut appliqué le mot Décadence, tout d'abord et toujours depuis.

La Renaissance, créatrice de la langue, nous avait donné une floraison de marguerites et de bleuets. Le siècle dit grand se contenta, par la voix de Corneille, de Racine et de Molière, de l'expression bien misc de nobles sentiments. La galanterie fut la légende du XVIII^e, et le nôtre eut le romantisme, torrent tumultueux avec des essors d'aigle et des clameurs guerrières dans l'orage.

Vint le Parnasse, qui, peut-être, créa vraiment notre poésie, en cherchant à en faire un parfait thème musical. Et quelques Parnassiens schismatiques voulurent terminer l'Œuvre en la réduisant à une musique évocatrice, fantôme d'un monde mi-réel

et mi-céleste, suggestive d'étranges rêves, guitare sonnante au fond lointain des forêts bleues ; la poésie était devenue définitive, non plus, comme en sa genèse, une mnémonique utilité, mais un art souverain, le plus incontestable et le plus lumineux des arts.

Aux sonorités des mots on a ajouté leurs couleurs et leurs odeurs spéciales : les vers sont des bouquets, des essences et des romances ; la musique n'a-t-elle pas de la fleur et de l'oiseau ? Et la poésie, pour être la poésie, ne doit-elle pas être vraiment la Toute-Musique ?

*
* *

On a parlé de déliquescence, d'évanescence, de décadence. Des bêtises et des mots bêtes. L'esprit français est en défaut, parfois. Ces appellations, et surtout la dernière, sont absolument fausses. Et, hardiment, on peut soutenir que notre poésie se hausse au lieu de descendre. Malgré quelques singes inqualifiables, l'école actuelle, celle du symbole, compte quelques suprêmes artistes d'une valeur superbe et qui écrivirent les vers les plus exquis et les plus délicieux que l'on ait vus. Loin demeurent derrière eux tous les poètes des siècles d'apogée, ces poètes seraient-ils Corneille, Racine et Voltaire ?

M. Stéphane Mallarmé me paraît être le plus

étonnant artiste de ceux-là. Toutes ses œuvres, si peu nombreuses ! ont une merveilleuse logique alliée à une puissance poétique supérieure. Le vers passe fleuri comme un berger enrubanné, lascif comme un faune nu, pyramidal comme le tombeau d'Edgar Poë, blanc de l'albe candeur des cygnes. Chaque poème est un drame musical comme les drames de Wagner, et exprimant parfaitement dans son unité la Vie, ce qui est, certes, le but suprême à atteindre.

M. Paul Verlaine est un prodigieux ouvrier qui a vidé son âme de pensées ou d'images, et ouvre des assonances d'une légèreté et d'une dolence fluides.

Le comte de Villiers de l'Isle Adam est un mirifique musicien de mots, le roi des verbes sonores, qui ouvraça des poèmes d'une mélodie extraordinairement pure.

M. Jean Moréas a marqué sa place parmi eux, ainsi que M. Jules Laforgue, un extravagant fantaisiste, M. René Ghil, un chercheur persévérant, et quelques autres, de talent, et de réels artistes.

*
* *

La queue est le venin. Et la queue s'est formée longue comme celle des dragons de la légende. On fut mallarmiste, et saturnien, verlainien n'étant guère euphonique. On fut décadent, on posa, on se fit une tête, des habits, et des mœurs même. On

s'intitula. On imita les maîtres prétendus de l'École. Il se créa de nombreuses feuilles.

Un beau jour les journaux clamèrent après des proses et des poèmes de *la Vogue*. C'était juste, le journalisme étant l'opposé de la littérature. Mais on imita *la Vogue* ; des pseudo-décadents se dévouèrent au martyr. Et ils eurent la célébrité des Guibollards et des Calinos.

Alors, du Nord et du Midi, de l'Est et de l'Ouest, vers la capitale s'essaima une légion de paysans vêtus de bure étranges, d'ouvriers en blouse et de jeunes gommeux de sous-préfectures. Les métayers de nos parents envoyèrent leurs fils faire de la décadence à Paris, et nos jardiniers respectifs eurent des visions de gloire. Ce fut l'invasion des Barbares qui venaient nous affiner les sens artistiques. Des buttes Montmartre aux collines de Montrouge, depuis le bois de Boulogne jusqu'à Bicêtre, sonnèrent par les trottoirs les plumes terribles de ces conquérants, avec des clameurs de victoire.

Ils furent patients et farouches. Ils proclamèrent des déchéances innombrables. Ils rasèrent la ville, et, n'oubliant pas leurs origines, ils cultivèrent la poésie comme des carrés de choux ou des champs d'orge ; ils la tissèrent à la façon des gros draps méridionaux, ils la dansèrent à la façon des bourrées qu'on danse à Saint-Flour, dans le monde.

L'œuvre faite, ils se reposèrent, las.

*
* *

Voici l'aube du XX^e siècle.

— Un homme vint, naguère, qui apporta son Évangile. Il était doux et fort, avec de la lumière dans les yeux. Il montait un cheval de race, d'une grande agilité. Il portait une lyre au côté, comme un glaive. Et je me souviens qu'il chantait des poèmes très beaux, d'une florissante santé et d'une allure puissante. Il avait la force et la grâce. Il avait la sérénité olympienne. Sa poésie rappelait le chant perlé des oiseaux, les senteurs des fleurettes des bois, et la variété des grands paysages : elle évoquait des rêves étoilés et de divines songeries.

Et la foule écoutait le Poète qui passait au galop de son cheval bai, les cheveux au vent, comme un Prophète inspiré.

Cette nuit-là, les faux Poètes moururent, frappés d'une plaie.

Et la fausse décadence, bien éteinte, demeura un cauchemar vague dans l'esprit des vieillards, et comme un croquemitaine pour les bambins joufflus. Les femmes l'oublièrent.

Et régna sur les Ames l'Homme au cheval agile, beau comme l'Antinoüs, fier comme un héros, et doux comme une vierge blanche.

VIR.